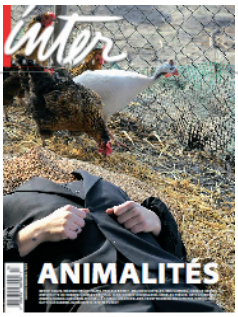


INTER, art actuel, Numéro 113, hiver 2013, p.78-79

MACHINES : LES FORMES DU MOUVEMENT, MANIF D'ART 6, QUÉBEC, 3 MAI AU 3 JUIN 2012

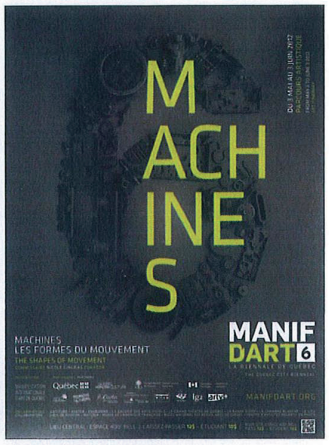
É-MOUVANTES MANIF D'ART 6

▷ GUY SIOUI DURAND

Il arrive des succès. Ce fut le cas pour la *Manif d'art* 6 : « Machines : les formes du mouvement ». Le Pavillon central sis à l'Espace 400e en fut le cœur. Or, comme c'est l'usage collaboratif à Québec, le déploiement de la *Manif d'art* 6 s'infiltrera d'activités tant officielles que satellites. Il se passera dans les musées, les centres autogérés d'artistes, les galeries et autres lieux à Québec, avec des incartades à Lévis et à Wendake. Notons cependant cette quasi-absence d'œuvres dehors, dans les espaces de la ville.

> Yann Farley, *CORPUS S1-11 (bêta 1.0)*, installation, 2012. Photo : Pierre-Olivier Leduc.

Est-ce parce que la manifestation a pris place dans un quartier dont l'esprit technologique avait déjà pris possession, de manière grandiose, par la dimension audiovisuelle des « formes du mouvement » du *Moulin à images* de Robert Lepage et d'Ex-Machina justement à l'Espace 400e depuis 2008 ? Ou encore qu'elle a pris place dans ce quartier d'art action et de recherches expérimentales, le Nouvo St-Roch ? On n'a qu'à penser à la machine spectaculaire du cirque renouvelé technologiquement avec *Les chemins invisibles* du Cirque du Soleil, ayant effacé deux décennies d'art communautaire et engagé à l'îlot Fleurie sous l'autoroute Dufferin. Ou pensons encore aux éditions, pendant une décennie, du *Mois Multi* à Méduse, de la *Rencontre internationale d'art performance* (RIAP) au Lieu, des résidences de création d'art sonore chez Avatar, de cinéma chez Recto-Verso et d'art Web à La chambre blanche.



Dans la suite logique des *Formes du temps*[1], la commissaire invitée, Nicole Gingras, y aura convié autant dessins, photographies, danse, musique, que performances, tous imbriqués dans des mécaniques, ou autres hybridations utilisant générateurs électroniques ou assistées par ordinateur.

Cette masse critique d'œuvres signifiantes, conviées avec un souci de balance, sera vue par plus de 55 000 visiteurs.

Il faut notamment saluer le choix des œuvres. D'une part, il y a l'équilibre entre les références historiques du machinisme et l'expansion des créations de machines d'art aux mouvances imaginaires nouvelles. D'autre part, bien des œuvres vues oscilleront entre la recomposition artificielle de la nature et les machines incohérentes, situant cette sixième édition de la *Manif* entre le spectaculaire et l'insolite.

CORPUS S1-11

BALANCES TEMPORELLES

Le mouvement, en soi, est complexe. L'art indiscipliné[2] en ce début du XXIe siècle, on le constate de plus en plus, mêle écoute active, images animées, gestes et conversations. Prenant le relais de ceux de la seconde moitié du XXe siècle, de nouveaux dispositifs et propositions d'interrelation comme esthétique relationnelle et d'interactivité (par des interfaces multimédias) ont reformulé l'art sociologique en d'autres « agirs communicationnels » (Habermas). Aujourd'hui, nombre de propositions d'immersion corporelle totale désignant l'art comme expérience se veulent un dépassement des environnements et des happenings passés. La *Manif d'art 6* a inclus ces tendances actuelles expansives de l'art qui flirte avec les sciences cosmogoniques, physiques et biologiques.

La référence à l'image d'une antique balance rassure parce qu'elle évoque l'arrivée de l'équilibre (ou pas). Cette « machine » à peser, avec son oscillation mécanique ou son calcul numérique, est une bonne entrée en matière pour l'imaginaire des machines en tant qu'évolution des fonctions techniques d'Homo sapiens, c'est-à-dire toutes les variantes de l'outil comme extension des sens, des membres et des gestes[3]. La balance bouge, elle oscille. Inévitablement, ce mouvement nous renvoie à une histoire, donc au temps !

Peut-être que l'évocation d'une horloge nucléaire serait mieux appropriée pour comprendre la complexité de la conception, puis de la mise en espace, principalement au Pavillon d'Espace 400e. L'exposition s'est étalée afin de rendre compte d'une certaine évolution des machines et des formes du mouvement qui définissent autant le temps que ses ruptures.

Principalement à l'Espace 400e mais aussi lors de conférences, la commissaire Nicole Gingras a su habilement insérer cette trame de rappels de pionniers du machinisme dans l'imaginaire, la science et l'art. Elle était donnée à voir quasiment d'entrée de visite par la vidéo fourmillante *Les temps modernes : une histoire de la machine* (Mounir Fatmi, 2010). Les autres renvois historiques aligneront les reproductions de quelques *Inventions* (Rube Goldberg, 1914-1964), là un livre de Jules Verne et la projection des films et photogrammes de *L'invention diabolique* (Karel Zeman, 1958). Nous retrouvons aussi *Le monstre dans la forêt* racontant l'aventure du *Cyclop* de Jean Tinguely (Louise Faure et Anne Julien, 2005), l'exposition des dessins du même Tinguely chez Engramme (en duo avec Marla Hlady) et la conférence sur son travail de Mark Pauline et son Survival Research Labs (SRL).

Qui plus est, loin de consigner linéairement leurs propos au passé, Gingras les ravivera par des couplages animés et une « expérience » centrale déroutante. Je pense ici à la proximité des agencements installatifs miniatures de *Thinking Chair* (Arthur Ganson, 2007) et à la poursuite farfelue de l'esprit de Goldberg dans *The Page Turner* (Joseph Herscher, 2012). L'écoute de l'assemblage de vieux tourne-disques de nombreux artistes internationaux rassemblés pour *Phonographes vinylisés* par Martin Tétreault, qui y performera un concert, ne manquait pas non plus d'intérêt. Toutefois, c'est l'expérience visuelle et hallucinante de la *Dreamachine*, inventée en 1960 par le duo Brion Gysin et Ian Sommerville et qualifiée d'« étonnante machine à rêver les images de notre cerveau »[4], qui scellera cette balance. Du coup, ce passé « pouvait avoir » de l'avenir… en des machins-bidules et des machins-images au présent dans ce Pavillon central. Trois œuvres m'ont particulièrement attiré comme signatures de l'événement : *Corpus S1-11 (bêta 1.0)*, *THE* et *Leveler*.

Corpus S1-11 (bêta 1.0) Yann Farley

Œuvre d'accueil au Pavillon central, *Corpus S1-11 (bêta 1.0)* de Yann Farley nous invitait à entrer au cœur de l'espace avec une sculpture mécatronique et interactive donnant l'étendue des mouvances de l'ensemble des contenus artistiques de l'événement. Sorti d'un caisson, un insolite tronc-machine articulé est surmonté d'un écran où apparaît le visage d'une femme au regard qui cherche le nôtre. Lorsque nous nous en approchions, l'humanoïde aux capteurs de présence se mettait en mouvement, comme pour s'ajuster à nous, tandis que les yeux et le visage féminin semblaient interagir en fonction des nôtres. Machines. Les formes du mouvement s'y fusionnaient totalement avec une sensibilité qui n'avait rien de machinale.

THE Manon Labrecque

Une photographie de l'empreinte agrandie d'un pouce humain nous entraîna dans une spirale vertigineuse du cosmos. L'organique a rejoint l'univers dont nous sommes les « poussières d'étoiles »[5]. Immobilité nanotechnologique du temps ou son expansion. Manon Labrecque a certes créé une image forte avec *THE*.

Leveler Marla Hlady

La quête absolue de l'immobilité hante tant les scientifiques que les artistes. On en avait eu une expérience exceptionnelle à Québec il y a quelques années de cela par Nicolas Reeves et son équipe. Avec son dispositif sculptural minimal *Leveler*, Marla Hlady y a joint celle des limites audibles, le silence parfait, dont l'art sonore est aussi captif. Il fallait ajuster son écoute à une telle délicatesse.

EXPANSIONS SPATIALES

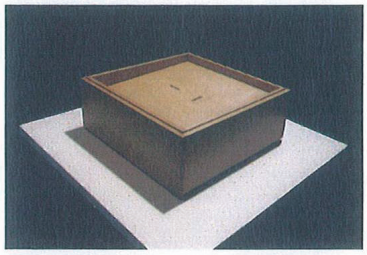
Cependant, l'expansion de propositions sur les « formes du mouvement » dans les centres d'artistes et les musées fera davantage impact avec leurs : 1) œuvres immersives 2) sculptures é-mouvantes 3) machinisme domestiqué 4) extrapolations hors nature.

Œuvres immersives

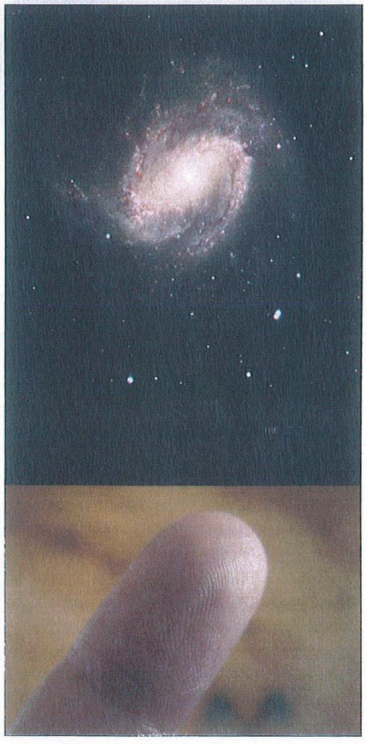
Dans la lignée d'artistes comme Haroon Mirza (Venise, 2011 ; Sydney, 2012) et James Turrell (Venise, 2011) qui proposent des expériences d'immersion complète, dans l'obscurité où éclate la lumière ou dans la luminosité de la couleur pure, deux dispositifs nous attendaient lors de cette *Manif*. Dans le noir quasi total chez Avatar ou dans le vert irradiant à La chambre blanche, deux formidables expériences donnèrent à ressentir les imaginations-imachinations de l'artiste québécoise Diane Morin et du Berlinois Jan-Peter E.R. Sonntag.

Souffles Diane Morin

Les épais rideaux noirs créaient dès le corridor une première plongée dans l'obscurité ainsi que la perte de repères visuels. C'est à tâtons que nous avons abouti dans le cube noir. Les yeux cherchaient, alors que les oreilles entendaient de lourds grondements. Soudain, de grandes traînées de lumière explosèrent, elles-mêmes ténues par l'usage d'ampoules ou autres objets translucides, et imprégnèrent la rétine de leur apparition brève. L'immersion dans *Souffles* (2012) était liminale. C'est comme si l'artiste réussissait à nous rapprocher de la mobilité du jet lumineux. Pour ce faire, Diane Morin a concocté expressément pour la *Manif* ce dispositif vidéo à



> Marla Hlady, *Leveler*, installation, 2011. Photo : Pierre-Olivier Leduc.



> Manon Labrecque, *THE*, de la série *Les astrophysiques*, 2012. Photo : Manon Labrecque.